

« Nous ne venons pas de nulle part, nos cantines populaires autogérées s'inscrivent dans une longue tradition de luttes et de résistances. Si la Commune libre de Paris a pu tenir 72 jours, c'est grâce aux cantinières. Il y avait bien sûr aussi des hommes, mais c'est essentiellement les femmes qui ont nourri les barricades. »

La plupart des femmes photographiées au camp de Satory à Versailles pendant la semaine sanglante étaient des cantinières, de celles que Louise Michel comptait sans hésiter parmi « ces braves au cœur tendre que Versailles appelait des bandits ».\*

A l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de la Commune de Paris, c'est elles que nous avons décidé de mettre à l'honneur, en rappelant leur importance vitale durant ces 72 jours et nuits de lutte, de débats, de barricades, de festins, d'utopie...

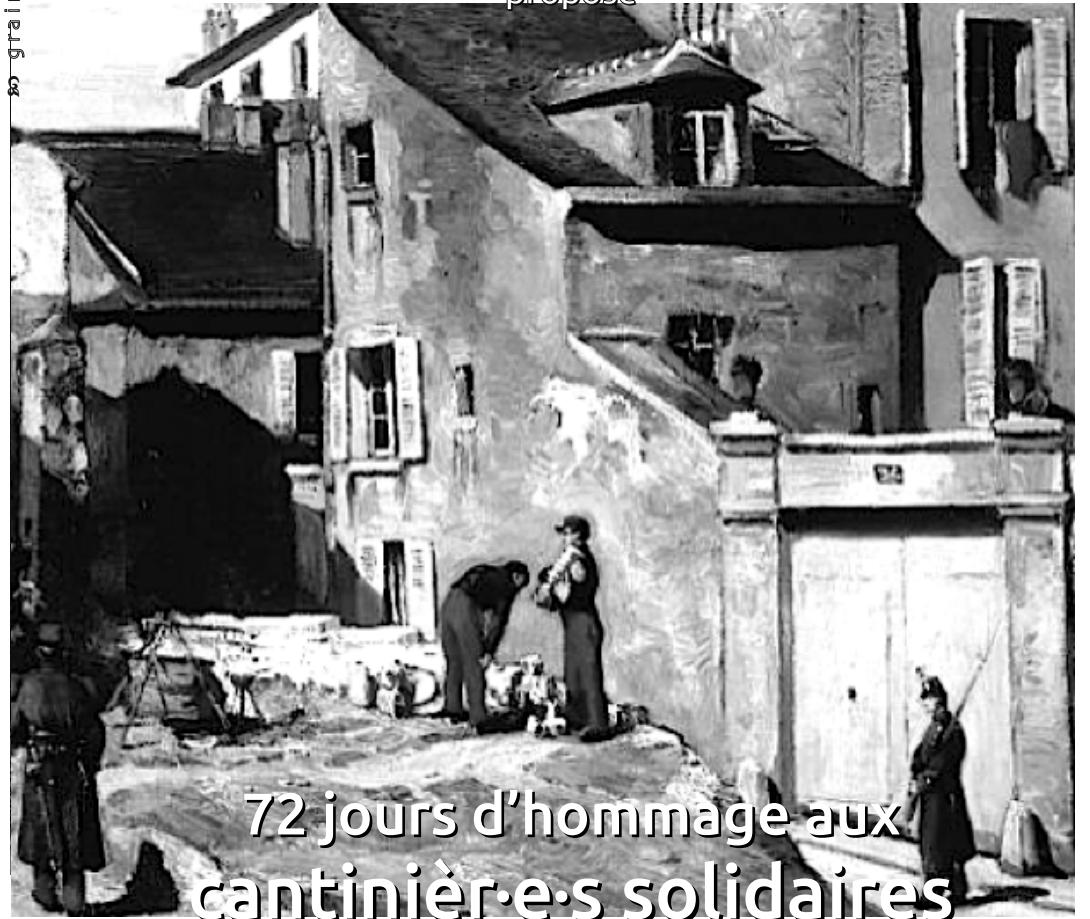
o o o o

Butte Montmartre au petit matin du 18 mars 1871, juste avant que tout commence.



^ Laurent Gloaguen a reconstitué le tracé des rues et indiqué leur nom ^ d'alors. Seule la masse grise de l'église Saint-Pierre, en bas à gauche, correspond à la configuration des lieux actuelle, qui apparaît ici en filigrane.

Auguste Lepère (1849-1918), La rue des Rosiers pendant la Commune (détail) huile sur toile, 1875. Musée Carnavalet >



## 72 jours d'hommage aux cantinières solidaires

Dans l'aube qui se levait, on entendait le tocsin, nous montions au pas de charge, sachant qu'au sommet il y avait une armée rangée en bataille. Nous pensions mourir pour la liberté.

On était comme soulevés de terre. Nous morts, Paris se fut levé. Les foules à certaines heures sont l'avant-garde de l'océan humain. La butte était enveloppée d'une lumière blanche, une aube splendide de délivrance.

Tout à coup je vis ma mère près de moi et je sentis une épouvantable angoisse; inquiète, elle était venue, toutes les femmes étaient là, montées en même temps que nous, je ne sais comment.

Ce n'était pas la mort qui nous attendait sur les buttes où pourtant déjà l'armée attelait les canons, pour les joindre à ceux des Batignolles enlevés pendant la nuit, mais la surprise d'une victoire populaire.

Entre nous et l'armée, les femmes se jettent sur les canons; les soldats restent immobiles. | Louise Michel, *La Commune*, 1898

Photo Bruno Braquehais (1823-1875), in « Le siège de Paris: 1870-1871 », album de 110 photographies prises sur le vif

« Pendant le siège, malgré l'intense misère, les gens des quartiers populaires, Belleville, Montmartre, avaient fait le sacrifice de dix centimes de souscription pour payer des canons, leurs canons. »\*

Il est alors évident pour tout le monde que le gouvernement faussement républicain de Thiers redoute bien plus le peuple en général, celui de Paris en particulier, que toutes les armées d'Outre-Rhin réunies. C'est bien pourquoi il tient absolument à récupérer ces canons pour les livrer aux Prussiens, conformément aux accords de désarmement signés quelques jours plus tôt dans la galerie des glaces de Versailles et ratifiés par le parlement encore réfugié à Bordeaux.

Dans la nuit du 17 au 18, le bruit se répand que, pour la troisième fois depuis début mars, l'armée est donc en train d'essayer de leur reprendre les canons que les Parisiens ont hissés sur la butte Montmartre.

« Le factionnaire Turpin tombe atteint d'une balle. [...] La cantinière et moi nous avons pansé Turpin en déchirant notre linge sur nous, alors arrive Clemenceau qui, ne sachant pas le blessé déjà pansé, demande du linge. » En racontant ces jours-là presque vingt ans après, Louise Michel ne se soucie pas de préciser que Clemenceau est médecin; ni même qu'il est aussi maire de Montmartre et sénateur de la circonscription; tout le monde sait bien qu'il est LE notable républicain d'alors. Mais elle ne se soucie pas davantage de préciser d'où sort LA cantinière dont elle n'avait jamais mentionné la présence auparavant. Tant c'est alors évident, normal, banalité de base. Depuis toujours, tout le monde sait que là où il a du grabuge, il y a des cantinières.

Évident pour tout le monde aussi, que les cantinières ont une chemise ou un jupon à déchirer pour panser le premier blessé de la journée. Turpin ne survivra que quelques jours à ses blessures, le temps de se faire raconter cependant l'incroyable suite des événements.

« Mais pourquoi les soldats étaient-ils restés plantés là, au lieu d'emmener tout de suite les canons ? Ils attendaient les chevaux, que l'état-major avait oubliés... Les femmes avaient alors pris conscience de leur force ; insensiblement, elles s'étaient placées devant les canons. Et leurs enfants avaient grimpé dessus, ravis de l'histoire. »

Hors de lui à l'idée que les soldats « plantés là » puissent fraterniser avec la population, le général Leconte ordonne de tirer. « Feu sur les ménagères, avec leur fichu à carreaux et leur panier plein de victuailles qui commençaient à revenir après cinq mois de siège. Feu sur les gamins, la morve au nez, le pantalon troué. Tout cela formait une barricade de chair humaine devant les hommes, les gardes nationaux venus en renfort.



Le gros point rond sur le plan indique l'emplacement du poste de garde, à l'intersection des rues des Rosiers, de la Borne et de la Fontenelle. Les soldats photographiés ici par Bruno Braquehais dos à la ville font donc face au bivouac qu'Auguste Lepère a peint de mémoire quelques années plus tard. Sa toile est une des très rares images sinon la seule de ces jours-là où figurent... une marmite et des gamelles.

— Feu ! rugit Leconte, pour la troisième fois.

Alors un sous-officier, Verdagner, sortit du rang et cria, plus fort que son commandant :

— Crosse en l'air !

Aussitôt, soulagés, les soldats mirent l'arme au pied. Tous. »

Verdagner sera fusillé par les versaillais, officiellement pour avoir ordonné ensuite l'exécution de Leconte qu'il n'avait peut-être même pas approuvée. Mais le conseil de guerre ne manquera pas de préciser que « face à l'inexpérience d'un jeune sous-lieutenant, le prestige de l'ancien soldat d'Afrique l'aurait aisément emporté » sur la butte Montmartre ce matin-là.

Car ce renversement, sidérant, c'est ça qu'aucun état-major au monde ne peut laisser impuni...



et le renversement va se répandre comme une traînée de poudre sur tous les quartiers populaires, Belleville, La Chapelle, le Marais, Charonne, les Batignolles, Aligre, Bercy, la Butte-aux-Cailles, le Quartier latin, ...



PARIS PENDANT LA COMMUNE. — Construction d'une barricade dans la journée du 18 mars.



La place St-Pierre de Montmartre, photographiée par Nadar pendant le siège, avant l'envol du Neptune (détail). Dirigé par l'aéronaute Jules Duruof pour le compte Des Postes et sans passagers, ce ballon décolla le 23 septembre 1870 à 7h45, puis atterrit à 11 h à Craconville, dans l'Eure, après avoir parcouru 125 km. C'est le premier des quatre qui vont décoller d'ici.

\* références précises en pages 7 - 8 \*

Selon les sources, soixante-quatre ou soixante-neuf ballons avaient pu décoller de la capitale pendant le siège pour emporter des nouvelles, des sacs postaux, des ordres, ou même quelques dirigeants hors de Paris, dont un relevé précis est publié par Wikipédia. La plupart des envols se firent depuis le parvis des gares, surtout celle d'Orléans (actuelle gare d'Austerlitz), où ils étaient fabriqués.

Mais Versailles va imposer à la capitale rebelle un blocus de l'information encore plus rigoureux que celui des Prussiens. « Le gouvernement de Thiers dans sa haine du peuple parisien a tout fait pour isoler Paris, bloquant les courriers, mettant ainsi à mal les commerces, au mépris du devoir qui aurait dû être le sien de préserver ce service d'intérêt général, pour la capitale mais aussi pour le pays tout entier. La Commune dans le même temps relevait le défi, mettant en place pour la poste un véritable service public. », note Claudine Rey le 18 mars 2012.

**Toutes les lettres confiées à l'Administration ont été expédiées; le gouvernement de Versailles est seul responsable de celles qui ne sont pas parvenues à destination; c'est lui qui a fait saisir des dépêches et enlever des lettres qui s'amoncellent actuellement dans ses bureaux, sans que les destinataires en soient informés; c'est lui qui a fait emprisonner et mettre au secret plusieurs de nos courriers, aussitôt remplacés par de courageux citoyens. Malgré cette lutte déloyale, l'Administration des Postes maintient ses engagements.**

Louise Michel de son côté rappelle les consignes que Thiers, dès son arrivée à Versailles, ne manque pas de dicter à toutes les polices de la France républicaine : « Surveiller les auberges, cafés et cabarets. Empêcher qu'aucun journal de Paris puisse y être lu. » [ital. sic]

Doublement sage précaution, quand on connaît la réputation bien établie de soulographie égrillard de la populo, surtout parigot et a fortiori insurgé !

« Il n'y eut ni plus ni moins d'ivrognes sous la Commune que quand les grands restaurants de nuit sont ouverts... Vers ce Montmartre où la boutique de liquoriste n'alterne que trop avec celle du marchand de vin, et où m'appelaient souvent mon service de nuit, il ne m'arriva pas une seule fois de rencontrer dans mon trajet l'ivrogne coutumier non plus que la fille errante. Il nous fut alors donné, à nous et à tous autres, de voir ce que nous avons de nos yeux vu, l'insupportable, l'inoubliable spectacle de Paris, sans gaz comme sans police, sobre et chaste. » témoigne Nadar trente ans plus tard dans une chronique médicale.

Le photographe (caricaturiste, écrivain) Félix Tournachon, dit Nadar (1820-1910), était un passionné d'aéronautique. Pendant le siège, il avait fondé une compagnie d'aérostiers et c'est à bord d'un de ses ballons, l'Armand-Barbès, que le ministre de l'Intérieur Léon Gambetta s'était envolé pour Tours le 7 octobre 1870 « afin d'y organiser la résistance à l'ennemi ».

Au début de sa carrière de « casse-cou touche-à-tout », selon ses propres termes, Nadar avait même commencé à Lyon des études de médecine qu'il avait dû interrompre à la mort de son père qui le propulsait à 17 ans soutien de famille. C'est peut-être donc un service d'ambulancier qui l'appelle souvent à Montmartre pendant ces nuits « sans gaz comme sans police »...



